

IMPÉRATIF PRÉSENT

Anthologie de poèmes

Le cahier d'Incertain Regard

A même le sol, plus bas que terre, oui, "c'est d'en bas que s'ouvre le ciel, ce ne peut être que d'en bas".

Maurice Regnaut

Notre temps conjugué

*Impératif présent
Rêve
Rêvons
Révolte*

1er mars 2009

Cet espace éditorial intitulé *Impératif Présent* s'ouvre sur un vers de Maurice Regnaut extrait de *LBLBL* à côté d'un très court texte en exergue, *Notre temps conjugué*.

Cet espace voudrait être un lieu où les voix de poètes s'élèvent *contre, tout contre*.

Faire entendre des voix de poètes dans un écho qui résonne face aux affres de notre présent et dans l'esprit que suggère l'en-tête de cette page est un projet simple et orgueilleux.

Simple ! Dans cette proposition d'éditer dans ce cahier d'Incertain Regard de la poésie qui n'aurait pour désir premier que d'exprimer par le poème, - parfois de circonstance mais toute poésie n'était-elle pas toujours de circonstance ? - ce qui se met en travers du chemin de l'homme. Ces rigueurs et ces difficultés qui s'imposent à nous face à notre liberté et que beaucoup dans le monde d'aujourd'hui éprouvent comme injustes ou nées de motivations fallacieuses. Et qui malgré tout, persistent, perdurent, s'aggravent.

Orgueilleux ? Peut-être dans cet élan qui ne peut opposer au fracas de systèmes immenses que la modeste voix humaine - rien - que cette parole d'hommes et de femmes vivants.

Parler (écrire) est un bien inaliénable. Et en-notre-temps-compté comment ne pourrait-on pas - au moins ! - prendre parole pour dire à haute-voix-écrite notre rejet de certaines logiques qui conduisent le monde vers un lieu probablement funeste, assurément plus difficile et où la considération pour l'homme ne cesse de s'altérer et de s'amenuiser de jour en jour.

Le monde appartient d'abord à tous les êtres vivants qui y vivent, y respirent, s'y nourrissent, s'y désaltèrent. Si nous ne pouvons changer en actes les dérives de son évolution, exprimons au moins notre désaccord, notre refus... et ne nous en privons pas, car l'existence se mesure à l'aune de notre expression au monde.

C'est bien là un des rôles du Poète ?

Les propositions pour ce collectif peuvent parvenir à la revue par courriel.

Hervé Martin

Sommaire

Poète	Page	Date
- Hervé MARTIN	6 - 31	30 / 04 / 2009
- Mario URBANET	33 - 41	15 / 03 / 2010
- Lydia PADELLEC	43 - 44	09 / 09 / 2012
- Annie HUPÉ	45 - 52	10 / 08 / 2013
- Laurent BOUISSET	53 - 61	01 / 09 / 2013
- Paul BADIN	62 - 67	05 / 07 / 2014

Hervé MARTIN

Je suis né à Igny en région parisienne dans un département qui se nommait alors la Seine-et-Oise. J'y ai vécu mon enfance et mon adolescence dans une famille modeste auprès d'un père ouvrier dans les travaux publics et une mère tour à tour femme de ménage et ouvrière agricole. Dans les années soixante ce territoire situé entre bois et champs vivait, avec l'activité de maraîchers, les derniers moments de sa ruralité. J'ai ainsi vécu dans une campagne située à seulement une quinzaine de kilomètres de Paris. J'en garde un souvenir vif... Ma poésie se nourrit de cette mémoire-là.

Hervé Martin est l'auteur de *Et cet éprouvé des ombres et Toutes têtes hautes* parus aux éditions Henry, en 2009 et 2004 et d'une plaquette *Lettres* éditée en 2005 aux éditions Clapas. Ses poèmes ont été publiés dans les revues *Le Mâche-Laurier*, *Grèges*, *Le Nouveau Recueil*, *Ici é Là*, N 4728, *Rehauts*, *La Nouvelle Tour de Feu*, *La Sape*, *Les Citadelles*, *Mot à maux*, *Résu*, *Traces*... Il collabore à des revues de poésie en proposant des notes de lecture et a créé en 1997 la revue *Incertain Regard*. www.incertainregard.com

Notre temps conjugué

Impératif présent

Rêve

Rêvons

Révolte

Migrants

Conquérants

D'ailleurs du monde partir
par-delà terres océans
 lacs monts élevés frontières
naturelles Territoires austères

des pas Seulement la nourriture
au corps riz mil pommes
de terre Survivre
dans ce monde qui s'efface à nos pas.

Des continents

De l'afrigue de l'est de l'europe
empire de chine des Cinq continents
Ils partent Heureux

pour ce voyage où l'espérance nourrit
souvent ce corps transi de perte.

Quai de misère

Délaisser terre parents proches et souvenirs
en berne Pleurer ami la misère notre histoire
commune Légende de nos pères

source à jamais Naissance dans les paroles
la musique des voix.

Valise

Valise cerclée de rouille musette Sac
à provisions pleins pour le voyage
sans but Vraiment qu'un rêve

de retour avec aux lèvres
le sourire béat des conquérants.

Voyage

C'est dans des soutes des fonds de cales
rafiots puants des trains d'atterrissages
wagons de marchandises A pieds

au froid d'une remorque fer
de containers qu'ils arrivent les bras ouverts.

Retour

Partir pour un pays Ailleurs
En revenir un jour avec en tête
la couronne les yeux qui cernent le visage

et aux mains blessures couvertes
de présents et peines consenties.

Dentelure

Nul ne les attendait ne souhaitait
leurs présences Ils étaient
eux ces mécréants de

venus au monde Autres à la tâche
pour s'octroyer Richesses et blancheur des dents.

Épopée

Ils croyaient aux regards amis
à ces récits superbes d'épopées
de ceux qui en revinrent

les mains vides d'offrandes
regards pétris péniblement de crainte.

Travailler

Avec pour seul papier l'espoir
tirant du corps toute la force
du ventre La volonté de repartir

hanter la bouche
du griot les récits d'épopées.

Un autre azur

Vert rouge jaune la peau
juste recouverte d'un habit Bleu de travail
Pour ces conquérants Ce peu douceur

du nouveau monde est un rêve un serment
dans l'au revoir l'adieu incliné vers les siens.

Défilé

Bien avant le dernier noctambule
bouche endurcie du matin
ils passent debout escortant

de part en part sur le char scintillant
de la pluie les restes de nos vies.

La croûte

Au fond de la tranchée il sue pioche
la terre recherchant sous la gangue
la croûte magnifique

pour emplir au centre de la table
la gamelle et les mains des enfants.

Carnaval

Casqué botté jaune et ciré
Dans son pays la pluie
a odeur de fête musique son

de tambour Ici Rien que le froid
et le bruit de la foudre sur la tête.

Foyer

Ensemble se rassembler à d'autres
te ressemblant Dire hautement
dans la clameur les mots

du pays évanescent Ô ! Cette région du cœur !
avant que ne s'affaisse en nous ce rêve d'un meilleur.

Quartiers

Nul chant de monte plus des bouches
du métro Bretagne - Montparnasse
ou Barbès - Maghreb les visages

éblouis de sourires
dissimulent souvent ce devoir de vivre.

Transmigration

l'hiver cessant
pareil aux nuits
le ciel
dessus nos pas
s'étoile éparsément d'oiseaux
venus de continents ailleurs
en quête de nourritures
et climats plus propices
pour déployer air
libre leurs ailes
Ils réinventent ce bleu
couvrant nos têtes
en des sillages ce blanc
inscrivant nos noms
sur nos visages
nuées infimes infiniment
saillies ces oiseaux
ces migrants
se mêlant
aux nuages.

Revendication Vivre

Revendication Vivre

Nous le monde le tien mien notre
respiration l'air l'eau la sève
écoulement des veines le mot tenir ferme
pour sauver ce qui peut encore nous sauver
Poings tendus dans les vers suspendus à
nos lèvres assoiffées de baisers Ne pas laisser
sans dire crever bouche muette nous manger
dans les mains le suc de nos rêves Revendication
Vivre respirer boire mâcher l'air
simplement dans la bouche le verbe aimer
dans les pas de la terre

Notre Terre

Qui palpe Notre Terre sa structure matière
sans le consentement de l'Indien d'équateur
Inuit du pôle Africain des tropiques Cosaques
des grandes steppes hauts Tibétains des cimes Qui
sans l'approbation du pays de causses des berges
des rivières aux côtes océanes sans le sourire
cuivré des pêcheurs paysans nos semeurs d'avenirs
Qui touche Notre Terre
sans l'adoubement des passagers précaires
Nous hommes passants passeurs d'enfants pour
demain prolonger le chemin

Infiniment Pertes

Ni l'air ni l'eau la mer le vert
ombré de l'arbre n'auront ce goût
perdu Jamais plus Profits
aux cimes tableaux abaqués graphes démesures
les courbes dollars yen sur le dos
hommes femmes mes pairs Autres
contrées du monde qui n'aspirent que vivre
nourrir enfants familles chaudement
dans le rire Soleil finissant l'ombre

Lutter Contre

Avancer	dans la langue	tenir
corps tendu	la parole à creuser	sillons vers
Tranchée	pour résister	la lutte
même combat	dans l'essence d'hier	Se souvenir
aux yeux mains	qui palpèrent	terre en motte
égrenant les secondes	Parler	les mots
pour un futur	l'Enfance	Regarder
tournure vers le soleil	tête haute	inclinée

Aujourd'hui le Jour

Parler notre temps le battement du cœur
sang secoué aux veines engorgement
les mots Un tout contre l'Autre Vivre contre
raison perdue corps jouissant main unie
à la main Simplyment le regard air empli
au poumon la peau contre la chair le clapotis des os
dans l'oreille tendue ce tremblement aux yeux

Poème de circonstance

À ODELL BARNES

Deux mars deux mille, un jour comme les autres...

Ce matin à la radio entre le e-business

et le casting du défilé automne- hiver

un homme est mort assassiné

d'une seringue létale au Texas

Tandis que Pinochet à l'autre bout

de la planète contrit dans son lit

blême tyran et criminel obtient

un billet pour le ciel Ce matin

un homme est mort assassiné

sous le regard bleu acier du Texan

en course pour la présidentielle

Que penser de ce monde

et de cette balance où un plateau

d'argent se joue de la ferblanterie.

Mario URBANET

Ma famille paternelle est venue du Frioul en 1929. Seuls, ma mère, et mes grands-parents maternels me parlaient en Français. L'occupation allemande, la Guerre d'Algérie, divers métiers et un fort engagement citoyen m'ont appris l'essentiel sur la vie. Mais les livres m'en ont dit les valeurs. J'ai quitté l'école à 14 ans, mon instituteur, en m'ouvrant sa bibliothèque, m'inculqua la passion des mots.

Je m'efforce de la faire partager, par ma poésie et mes contes, dans les écoles, bibliothèques, lieux de spectacles, prisons, salons ...

J'écris pour faire trace et participer, pour une infime mesure, à la grande ébullition des idées humaines. Je tente de découvrir comment fonctionne ce monde étrange. Je me fie au comportement de mes semblables, plus qu'à leurs croyances. La poésie est une nécessité. Elle intègre à l'existant, à l'existence. C'est le média qui exacerbe l'être au plus vif. Les mots s'y arrangent, comme s'appareillent les pierres d'un monument, pour au-delà de leur beauté, suggérer à coup sûr, le sens. La poésie n'est telle, qu'à son écoute. J'apprécie le privilège, que mes mots soient lus, et dits.

Bibliographie (extrait) :

Livres :

Mur de Sable (brûlures d'Algérie) *Le Temps des Cerises*
Lieux communs où l'on patiente *Le Serpolet*
La douleur des arbres, sur des photographies de Patrice Leterrier
L'Amandier

Poèmes publiés dans des ouvrages collectifs :

Carré comme une roue de vélo *Touch'd'Auge et l'épi de seigle*
Ailleurs *Printemps de Durcet*
La Poésie est dans La Rue *Le Temps des Cerises*
Et si le rouge n'existait pas *Le Temps des Cerises*
Haïti Haï cris

Poèmes publiés dans les revues et sur internet :

Aujourd'hui Poèmes
Écrit(s) du Nord
Incertain Regard
Revue de l'APAC
Florilège de l'APAS-BTP
Les Carnets d'Eucharis

HAÏTI D'AVANT

tap tap ! tam tam ! tap tap !
le soleil chauffe à blanc
le *pov'moune* noir
appel écho recherche arrêt
zigzags les freins crissent
cris
les têtes tapent les têtes
les crânes durs endurent

tam tam ! tap tap ! tam tam !
entassement de sueurs odorantes
jambes *jambées*
enjambement de genoux pointus
les os saillent sous les peaux
appeaux de filles
comme des pointes de seins

tap tap ! tam tam ! tap tap !
sur les carrosseries cabossées
on lit
des mots frappeurs aux couleurs rutilantes
saints slogans colibri beauty
la ferraille antique cahote
rebondit sur les nids de poules
les têtes tapent la tôle *tap ! tap !*

tap-tap ! tam-tam ! tap-tap !
incroyable avertisseur sonore
la force d'un cri créole
rien n'arrive de grave !
c'est écrit dessus en rouge fluo
DIEU EST MON COPILOTE
il te conduit vers là où tu vas
à la grâce du *copilote*
qui peut-être te donnera la vie
encore aujourd'hui

tam tam ! tap tap ! tam tam !
la vie brève en Haïti !...

Mario Urbanet (15 janvier 2010)

ombres

ils ont pris la lumière
la nuit est d'un noir définitif
les yeux encore vivants
pleurent en pourpre avec les bougainvillées

les lambis hurlent
de leurs bouches muettes

Balindjo sur son cheval tel *l'avalasse*
a *déchouké* le *pov moune*
Baron Samedi en bon *Saint Expédit*
a livré sa moisson

des larmes arides brûlent sur le morne
la terre d'Haïti n'est pas tendre
envers ceux qui
les premiers se sont mis en révolte

la statue au *Nègre Marron*
valeur sûre de l'être humain
défie encore les ruines du palais déchu
qui trop abrita la dictature
sur ce peuple qui osa *Louverture*

aux cris de non merci ! assez !
nous sommes des humains !

l'ancienne puissance coloniale
en perte de mémoire fait des impairs
le *Fort de Joux* ne fut pas offert à *Bébé Doc*
et jadis
la *Côte d'Azur* n'accueillit pas *Toussaint*

ombres indélébiles
sur la *terre d'accueil*

Mario Urbanet (26 janvier 2010)

propagation

une balle tirée à Gaza propage les idées qu'elle détruit ...

ici rien
ma tête est vide
le temps suffit
à remplir l'espace

le vent s'est introduit
avec la balle assassine
je n'ai pas entendu
les ricochets de l'écho

je vivais ici
où il n'y a jamais rien eu de plus
que sable et misère
mais c'était *MON* pays

ne rien avoir
c'est encore trop
aux yeux de ceux
qui ne tolèrent pas

le temps suffisait
à remplir l'espace
mes idées cherchent maintenant
un nouveau refuge

Mario Urbanet janvier 2009

la main nue

elle est terrible et froide la main
nue
qui se tend dans les rues
de *Dakar*
le soleil indifférent attise la soif
brûle le corps
assoupit la vindicte

*seuls les doigts
interrogent encore
les yeux renoncent
en l'absence
de vis-à-vis*

l'abstinence du regard
devient habitude
la vie tient exactement
dans une boîte de conserve vide
reconvertie en sébile
chaque matin questionne
quand finira l'avenir ?

*la réponse vient
dans la langueur
des heures*

regard vide
ventre vide
sébile vide

*un bruit cristallin
rompt la lassitude
une pièce tinte
sur le fer blanc
comme un arbitre
sifflerait la prolongation*

l'avenir sera nourri
un jour encore
la misère recule
d'une escarbille
crachat
d'un monde pourvu
le pauvre de couleur
n'a pas de couleur

*sa joue
est creuse
comme la dent
qui creuse
la tombe des mangeurs
dans
les réserves de blancs*

blanche
la poussière
des rues
de Dakar
habille
les cœurs
de néant

Mario Urbanet in « Couleurs Noir »

mots cueillis à Saint-Ilpize en juillet

anxiolytique

il occupe le bout du comptoir
comme il prendrait son *quart*
salue qui entre ou sort
d'un perceptible plissement d'yeux

dès l'ouverture le rouge est mis
les ballons s'installent lentement
par paires
parfois festoient en longues files
du vin râpeux au goût d'oubli

jeune encore l'homme
écoute les brèves du jour

cours des récoltes
boules
péaimu
politique-dérision
foot-passion
histoires de cul
paris stupides

il acquiesce ou ferme sa gueule
donne son avis du menton
par de petits coups significatifs

le patron remet ça
à la demande
pas chien *le Pierrot*
des fois il régale
mais tient l'ardoise à jour
vers le dix
quand le *èrèmi* tombe
ça vaut *du Suez*

parfois des femmes entrent
pour un petit noir
prendre le journal
le pain
ou attendre le car aux heures chaudes
elles sont hâlées depuis les épaules
jusqu'à la naissance des seins
un court instant
çà lui réchauffe l'envie de vivre

il occupe son bout de zingue
comme un emploi
en titulaire consciencieux
ouvrier d'usine qu'il était
fraiseur-outilleur
ça veut dire quoi ?
depuis la délocalisation
plus rien !
il compte pour du beurre

sur le tard
sa femme entrouvre la porte
en silence comme on prie
docile il la suit
d'une démarche sans âge
les enfants l'attendent

pour s'endormir

la vie

ça

veut

dire

quoi ?

Mario Urbanet

Lydia PADELLEC

Née en 1976 à Paris, Lydia Padellec est poète, haïjin, plasticienne. Passionnée par les livres d'artistes, elle a créé en 2010 les éditions de la Lune bleue, consacrées aux poètes et artistes contemporains. Nombreuses publications en revues et anthologies en France et à l'étranger. Ses derniers recueils parus : *La Maison morcelée* (Le bruit des autres, 2011), *La Mésange sans tête* (Éclats d'encre, 2012), *Sur les lèvres rouges des Saisons* (éditions de l'Amandier, à paraître).

Charrette de la mer

Poème dédié à Saamiya Yusuf Omar (1991-2012)

Dans les rues de Mogadiscio
La poussière s'élève sous tes pas
Tu cours, jeune gazelle
Avec dans le cœur
Le rêve olympique
Tu cours et les enfants autour de toi
Frappent dans leur main
Tu portes leur espoir
Comme un drapeau –
De ce pays rongé par la guerre
Où une femme athlète est une paria
Tu tiens tête aux miliciens islamistes
Et pars à Pékin courir le 200 mètres
Tu n'en ramènes pas de médaille
Mais une flamme brûle en toi –
Forcée à l'exil
En Libye tu t'entraînes
Et malgré les guerres
Tu cours, jeune gazelle
Avec dans le cœur
La flamme olympique –
Les Jeux de Londres bientôt
Te décident à partir pour l'Italie
Rejoindre cette Europe
Où tout semble si facile
Mais la Méditerranée
Cette barrière d'eau immense
Ce mirage bleu à la douceur terrible
T'incite à embarquer sur sa charrette
Une *patera* de fortune surchargée
D'êtres comme toi avec des rêves
Des espoirs pleins la tête –
Saamiya, Saamiya...
Ton nom résonne au creux des vagues
Et tu cours, jeune gazelle
Tu cours tu cours si vite
Que tu t'envoles

On estime à 18000 personnes à avoir perdu la vie, comme Saamiya Yusuf Omar, sur ces « charrettes de mer » au milieu de la Méditerranée, au cours des vingt dernières années.

Annie HUPÉ

Depuis la petite école je n'ai jamais cessé de lire et d'apprendre par cœur des poèmes, beaucoup plus tard j'ai commencé à en écrire grâce aux formules de l'*Oulipo*. Quelques uns ont paru dans des revues, *Formules*, *A-Verse*, *Le Capital des Mots*, et prochainement *Traction-brabant*.

sans identité

L'anonyme et l'animal
Passent comme l'herbe pousse
Au bord du sentier banal
Que la pluie de mars éclabousse

Imprécise silhouette
De qui marche ou qui s'envole
Est-ce un homme est-ce une bête
N'importe il n'a pas la parole

Muette aussi la mauvaise herbe
Qui ne porte pas de nom
En vain tu cherches le verbe
Parmi le grain que nous vannons

lettre chair

L'anarchiste et l'angélu
Sont proches dans le lexique
Où « adieu » recouvre « à plus »
D'un masque d'ombre académique

Devant eux passe l'abbé
Accompagné d'abondance
Quand le sens est dérobé
L'imagination entre en danse

La rieuse ambiguïté
Les joies de l'ambivalence
Conjurent l'absurdité
Des démons de l'appartenance

Voisines

Voix kabyles de Wallonie
Des mineurs, verriers, métallos,
Voix des peupliers d'Italie
En chemin le long des canaux,
Hors du port aux intempéries
Voix des remorqueurs au boulot.
Leur chahut couvre dans ma tête
Celui des banques et de la dette.

Voix du sang grossière infamie
Qui ronge les points cardinaux,
Voix tues, mutilées, enfouies,
Fanées les cent fleurs de Mao
Voix des poètes éblouies
Par les voyelles de Rimbaud.
L'exil, la prison... je m'arrête
Et j'invente Victor Hikmet.

Voix si nombreuses que j'oublie
Les enfants qui cherchent leurs mots
Le vent qui joue aux pissenlits
Les deux... Entends-tu les corbeaux ?
Entends-tu venir l'ennemie
Qui nous écartera bientôt ?
Suffira-t-il que tu répètes
Un nom pour asseoir sa défaite ?

Une pierre dans ce jardin

C'est un jeu d'enfant, les ciseaux
Sont forts de couper le papier
Qui peut envelopper la pierre.

Pour autant on jette la pierre
Les cheveux tombent des ciseaux
On fait la chasse au sans-papier.

Passeport, poème, un papier
Pèse au jardin moins qu'une pierre
Les obiers moins que les ciseaux.

Le cœur a ses raisons

Mains des cueilleurs de coquillages, des boulangers, des mécanos,
des façonneurs de paysage, mains des trente-six mille travaux.
Si la navette vole entre les fils de chaîne, la tisseuse a perdu ses ailes.

Mains qui êtes nos maisons, vous avez aussi vos raisons.

Mains empreintes sur la roche dans la profondeur des grottes,
Mains des sorcières, glacées, accoucheuses de secrets,
ombres chinoises, marionnettes. Quelle main fait tourner la terre ?

Mains comptables de lunaisons, accordez-nous aux saisons.

Mains jointes en prière, mains des mendiants, des équarrisseurs,
des musiciens, des poètes, qui n'ont ni maître, ni marteau.
Mains des amoureux, des hommages, des caresses nues, sans anneau.

Mains qui êtes nos maisons, est-ce cathédrale ou prison ?

Mainte vie s'écrit, maint voyage se raconte avec des pinceaux,
tant de mains tâtent, palpent, sondent,
aucune n'entrouvre le rideau.

Dette souveraine

Si la pomme allait au couteau
les billets doux au bain
la tour Eiffel à la campagne
et l'autre cruche à l'eau...

Si la mer se mettait en peine
de rendre les noyés
ce pourrait-il désennuyer
la blanche souveraine ?

On croit donner sa langue au chat
pour acquitter la dette
mais le tigre arrache la tête
et un sourire au shah.

Mot de passe

L'impasse des mots
se passe d'écho.

Force de l'art
farce de l'or
les vaches folles
se fâchent et volent.

Bateau à rames
beau tas à Rome
l'âme dit « vogue ! »
l'homme divague.

Sirop des chroniques
syrah des crânes (hic)
les mots de l'arbre
marbrent les eaux.

Éloge de la boussole
à l'âge de la boue sale,
quota de tacauds...
À mort le homard !

Laurent BOUISSET

Débarqué à Lyon en 1981, j'ai perdu tout espoir en 1983 quand la gauche a suivi la droite, puis, cerné par de fort pompeux Docteurs, me suis vu asphyxier à l'air des facs, double traumatisme expliquant l'acharnement que j'eus, sans doute, à m'enfuir dans des garages souterrains et caves lointaines, là où donner vie me soignait à de longs morceaux difficiles à suivre, au sein de groupes de free-rock inconnus mais tendres (Kaliavev en particulier, puis La Lancha). Après ça, en Russie... Ce devait être aux alentours de 2002, mais ce n'est pas sûr... Mais je crois bien que je devais être au bord du lac Baïkal... Enfin, j'ai dû me dire que j'avais bien assez fouetté le rock, et que je pouvais le laisser partir, là-bas, avec la lune... tandis que j'irais, moi, paumer mes os dans la forêt sans fin des pages, où je fus happé et heurté... où je fus désossé, perdu, grisé... et lentement, grain à grain, reconduit vers la lumière (vers sa saveur et le vœu de n'en jamais mépriser le sel au fond du pire). Heure pour quelques revues de publier alors un petit nombre de mes textes (dans le désordre, je peux citer : *Sanguine* (à Lyon),

Chaoid (l'une des premières sur internet), *Sic* (mensuel du collectif toulousain *Dixit*), *Pyro* (les passionnés d'Alain Bashung), *Verso* (au fond du Beaujolais), *Le Cornélisme international* (fanzine franco-péruvien hilarant désespéré), *Poème sale* (revue pessimiste et québécoise en ligne), *Le Capital des Mots* (revue géante électronique animée par Eric Dubois), *Traction-brabant* (poézine indigné, ouvert de Patrice Maltaverne)...). Heure également de donner vie, en compagnie du peintre guatémaltèque Erick González, au blog de création collective Fuego del fuego (www.fuegodelfuego.blogspot.com) où l'on pourra trouver de la poésie dite entre autres choses (la mienne surtout), ainsi que mes traductions personnelles d'amis poètes latino-américains (Alan Mills (Guatemala), Javier Payeras (Guatemala), Héctor Hernández Montecinos (Chili), Luis Miguel Hermoza (Pérou), José Manuel Torres Funes (Honduras)). Que dire encore ? Sinon que j'ai vu ma trombine référencée (au rayon France) dans l'anthologie des poètes mondiaux mise en ligne par le poète espagnol Fernando Sabido Sánchez... Ah oui ! Je pourrais rajouter cela en forme de cerise ! J'ai terminé un roman-fleuve intitulé « *Je ne devrais pas être là* », il y a un mois... et lis mes poèmes très régulièrement sur les ondes de Radio Galère (radio libre et enragée marseillaise), dans l'émission de résistance musicale FREE POETRY MIT WÜRST présentée par Damien Morel et Fabrice Jahk.

Poèmes d'un puits (en écho médité à Béla Tarr)

En 2011, dans ce qu'il dit être son film ultime, *Le Cheval de Turin*, le réalisateur hongrois Béla Tarr tendait aux spectateurs un nombre impressionnant d'images hantées et belles. Une parmi d'autres avait pouvoir de vous plonger dans un chaos d'idées, de songes et de solitudes sans issue : celle du puits découvert croupi par cette paysanne lointaine, un jour de fin du monde en noir et blanc où le vent gifle. Si les cinq poèmes qui suivent n'ont pas vœu d'en broder l'angle critique, s'ils n'ont pas non plus pour désir d'en percer l'épaisseur occulte, on peut plus simplement les lire comme l'essai d'en prolonger, deux ans plus loin, la fascination enchantée et trouble.

Après

Elle dit qu'un pli s'est fait dans l'ocre rouge, avant l'obus. Un puits après, où elle ne descend pas mourir. Elle reste affairée longuement, à la margelle, à répéter les larmes d'un visage imprégné de bleu outremer.

Un visage qui a trop porté. Un visage qui connaît leurs ongles.

Elle voudrait pouvoir l'adoucir sur un trait d'union aperçu entre la nuit et le silence.

Là où le magenta délave l'ombre, elle n'est pas sûre... mais ils confondraient leurs folies, avant la première balle. Ils trouveraient l'aplomb, avant le premier viol, de secourir un pigment bleu cyan sous les corps.

Ce pourrait être assez, à très peu d'eau mêlé... à ce très peu d'eau qui nous reste et nous échappe... pour ne pas conclure totalement encore, ce soir... malgré le noircissement critique des ronces... à la disparition, pour le moins rapprochée, de la couleur.

Encore après

Ni flux, ni crue, ni fleuve, ou flot de flashes alertes, ou l'orgasme obéi d'un clone internet compulsif. Simple puits vieux, c'est tout, dont l'eau se serait, sous nos yeux, unie à l'ombre fine de l'oubli.

Femme égarée, face à lui, habits sales. Cheveux, silences, bien difficiles à démêler, sous une pluie légèrement de poussière rouge. Et puis cette outre...

Cette outre en vain rêvant d'être remplie, dans ses mains tremblotantes, pour voler au secours d'un très jeune fils qu'elle est à regretter, sans mots, d'avoir mené parmi nous, sous cette lune.

L'image ainsi construite ne brille pas dans le vent. Elle ne semble abriter, dans ses ocres et brûlures jaunes, aucun miracle de technologie. Ni, non plus, grande vocation avoir à s'égayer en anguille pathétique.

Elle dit, pourtant. Elle voit. Nous tend. Ce qui prend paysage et lentement se fore présence, alors qu'on est à tourner rondement, nous autres, et jouer un peu... au point de jonction annoncé de nos cheminements aveugles.

Un peu avant

Grappe affalée de garnements, devant le puits. Par cœur et goût, à retenir le poids des vers d'adieu d'un grand-père édenté qui racle de la voix, brandit sa canne et se perd dans des quintes, et s'envoie dans la gorge, après chaque strophe, une goutte un peu de la flotte encore là, et chaude.

On voit le regard amusé des gosses irriguer lentement de grands silences. Et leurs sourires discrets invoquer la venue de prairies souples, et des peuplades pulluler soudain, évidemment sans existence... mais dont la présence affirmée dans leurs yeux frais jette en écho un chêne touffu, qu'ils s'en vont garnir de cabanes très vite, et dont l'écorce est de peau tendre.

Et les voir danser sans bouger si fort – pupille ainsi qui bout et pensées recrachant de la vapeur – recoud des ailes de girafe à la poussière de ses quatrains épuisés sur le sable !

On les voit inventer, entre autres – ils inventent maintenant à forte dose... le cheveu long frisé qu'étire un saxo lancinant, au gré de vagues lointaines et mauves, dont il faudrait, si l'on avait le temps, retenir le nom de chacune... et, du peu de vigueur qu'il nous reste à lever, vieux schnocks... pousser l'écho rêvé de leur couleur improvisée avec passion ! et cogner grand le gris des côtes, têtes et cœurs balancés par leur pouls débordant !

Mais point final avant ça du poète, calme et serein peut-être... de mourir en plein vers. Car il a confiance et il sait qu'ils vont lui créer suite. Car il croit ou veut croire qu'ils ont appris, la main cramponnée à sa canne, encore, la voix éraillée en poussière qui ne se sépare plus du sable, et clôt son ouïe qui n'entend pas venir à temps, derrière la première dune... le rot graisseux d'un siècle de métal, au long duquel, eux, les gosses agrippés, jusqu'au trépas, à ses poèmes... presque rien d'eau n'auront, et d'heures de paix bien moins, à accorder à leur mémoire.

Encore avant

Pas sur pas d'une danse furieuse, à la margelle, il est vrai nous sachant prêt de glisser sur les pierres trop humides, mais, de ce danger, puisant fièvre et force pour danser un combat d'avenir.

Attroupé, là devant, face à soi, rien, personne. Espace vide magnifique, immense, faisant tournoyer dans nos cris des lames, mais par-dessus tout propulsant, et c'est là sa vertu terrible, la raison absolue qui nous fait hasarder ces gestes.

Car on est à danser pour tout le monde, au bord du vide, comprenez-le. Ou, peut-être, c'est faux, en fait... Ou bien plutôt qu'enthousiasmer un très grand tout le monde trompeur... on aurait établi des règles, inconsciemment, on dirait ça... portées par la priorité de placer là, au cœur du tourbillon dément des pas qu'on risque, précisément ceux-là qu'on laisse à la porte et qu'on gifle.

Dans l'espoir que cet art risqué – et sans écho ici sur terre – a pour mission vraiment cela, que d'accorder bras, poulx, ventre et tête en furie à ceux – et seulement ceux – qui passent après, toujours – ils paraissent punaises au bout des files, ils ont la nuque triste où vont s'étaler les crachats des forts – et d'ainsi faire enfin que monte à eux l'eau véritable.

Mais en attendant la beauté de ce miracle, ou plutôt les haillons de ce mirage... l'eau moins sacrée et qui restait encore là-bas – elle va disparaître des puits après – échappée d'un seau c'est possible, elle a nappé bien trop avant la pierre qu'on foule, et patatras ! on a chuté, droit dans ce puits, devant personne... mais calmons-nous ! sans aller non plus déplorer échec trop grand.

Lucidité plutôt, courage, ont été nôtres... de se le hurler lentement, de se le répéter longtemps – ou tout du moins le temps d'une chute – que ce qu'on n'a pas vu ici, avant, d'horrible... que ce qu'on ne pourra pas voir ici, après, d'horrible... par ordre de gravité évidente, et rapporté à ce faux pas certes piteux, mais au moins demeuré sans rire... ça restait, reste et devrait persister longtemps – jusqu'au terme annoncé de tout – à s'avérer bien pire.

Au bout de nous... mais pas de tout

Des couleurs à peu près réapparues, dans les reflets perdus du soleil mordillant les pierres. Le seau posé. Un ciel tranquille et la couverture déroulée d'un grand silence, à l'abord d'un désert sage et sans peuple, où ne vient plus cogner l'angoisse des prophètes... où plus aucun cri de rancœur n'est lancé, enragé, dans la nuit froide...

Les choses posées là sans projet, ou intention de les faire siennes, ou d'en peindre l'abîme, encore, en boucle, ou, sans répit, des nuits, d'en conjurer la plaie terrible.

La margelle sans attente et désertée du souvenir d'un coude à supporter, de l'empreinte inutile d'un pied dansant qu'elle aurait pu faire trébucher, un jour de haine... La margelle simplement à se remettre. C'est ça, c'est fait, voilà. Elle s'est déjà remise de nous très bien.

Tandis que le reste du monde, autour, prend le visage sous nos yeux apaisés – ou plutôt... sous les yeux du rien... – d'un masque d'or placide, que ne suffit à effleurer l'assaut d'une canicule sévère, que ne suffit à effleurer le poing d'un froid nocturne, ni moins encore l'aveu, horriblement vécu jadis par tant, d'une solitude incurable.

À chaque seconde de plus perdue, mais sans tristesse, car la tristesse a vécu également... on voit que lui vient succéder une autre... une autre encore... élégamment, et sans histoires... et qu'on veuille le croire ou non, c'est un mouvement de balancier très beau qui s'éveille en ces lieux, à l'abord de ce puits croulant, libéré d'horizon et des raisons coupables... et, sans que nous n'ayons trop d'eau-de-vie à porter en offrande à ce pourquoi... il nous paraît possible de penser qu'il est sans fin.

Marseille, juin-juillet 2013

Paul BADIN

« -*La poésie peut-elle sauver le monde ?* »

- Oh, pour ça, non !
... même si elle participe de plain pied aux joies et vicissitudes de ce monde.

Ça fait des milliers d'années que les hommes se battent, se dominant et saccagent le monde pour l'argent et le pouvoir.

Ça fait autant d'années que la poésie existe, elle a commencé avec les premiers mots échangés entre les humains... et ça n'a rien changé.

Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan, diagnostiquait déjà Charles Baudelaire.

Quand Satan déclenche son sabbat, essayez donc de le stopper à coups de poésie !

Ceux qui lisent ou écrivent de la poésie ont besoin d'elle sur le moment, ils s'en nourrissent mais ne deviennent pas pour autant des héros ou des saints.

L'état de siège du grand Mahmoud Darwich (qui nous a quittés le 9 août 2008) n'a pas rendu leurs terres aux Palestiniens.

Si l'on veut que le monde change, on ne peut compter que sur l'ensemble de ses propres forces. Tant mieux si la poésie aide à les affirmer et les assembler grâce à la beauté et à la vérité qu'elle véhicule en grand. »

Né en 1943 en Anjou où il réside. Ex-professeur de lettres, chargé de mission Poésie au Rectorat de Nantes ; ex-président-fondateur du *Chant des mots* (saison poétique et littéraire, Angers) ex-responsable de publication de *N4728, Revue de poésie*. Anime actuellement un atelier d'écriture poétique dans sa commune.

1970-74, découverte de la poésie de René Char et premiers poèmes. 1978-88 : rencontres aux *Busclats*, L'Isle sur Sorgue (cf. *Fragments des Busclats*, Poiêtês).



Ricercar, éd. L'Amourier, 2000,
Loire, éd. Tarabuste, 2005, rééd. 2009,
Chantier mobile/Bewegliche Baustelle, Verlag Im Wald, 2006,
trad. Rüdiger Fischer,
Fragments des Busclats (Rencontres avec René Char), éd.
Poiêtês, 2008, préface : René Welter,
Aspects rians, éd. de l'Atlantique, 2009
Loire, Lumière, éd. de L'Atlantique, 2011
Post it, éd Rougier V, coll. Ficelle,

Treize textes *Poésie des lieux* aux éditions Encre Vives : *Petites impressions de Galice* (Espagne); *Gouttes d'Afrique* (Burkina Faso) ; *La montée au coteau* (Anjou) ; *Pins dévers* (littoral vendéen) ; *Sur les routes du Rajasthan* (Inde) ; *L'Angle et le Zénith* (chapelle à Beaumont-en-Vaucluse) ; *Au gré des scilles* (Algérie) ; *...de sel et de pain* (Russie) ; *Patmos* (Grèce) ; *Glans ibériques* (Espagne); *La flânerie aux Alyscamps* (Arles), *Le komboloï* (Grèce), *Entre Syr et Amou Darya* (Ouzbékistan). Et un numéro spécial : *Paul Badin et la poésie des lieux (témoignages de lecteurs)*, Encre Vives.

Nombreux textes en revues.

Paul Badin, 6, quai de Port-Boulet, F 49080 Bouchemaine -
paulsbadin@orange.fr

Au pied de la montagne

(Irlande, entre EIRE et ULSTER) *extraits*

SOLSTICE

Trop longues nuits d'hiver
à étouffer un jour
tout juste bon à réchauffer
puis vider la théière

Trop longues journées d'été
très tôt écloses
fort tard évaporées
comment vous honorer comme vous le méritez ?

Au désespoir polaire, jour noir et nuit blanche
à la monotonie brûlante de l'Équateur
ce pays préfère les tendres équinoxes
printemps et automne lui siéent si bien

PUBS

Les coureurs s'étirent jusqu'au haut de la rue
une longue heure de sueur plus tard
ils délirent de Guinness et de chants
sous la houlette de trois fiers musiciens

Un violon, une clarinette, un bodhran⁶
emplissent la cour du long pub blanc à cadre noir
la masse compacte des habitués s'éprend
de roulis, de chansons, d'ivresse et de tendresse

Et le bouillonnement volcanique du whiskey !
une lave d'écume dans les cuves en fermentation
des lumières d'incendie dans la joie des bouteilles
un trait de feu à traverser le corps entier

Pubs cossus, atmosphère cosy, voix de déluge
creusets de bières, de rires et de meetings
au seuil des devantures bigarrées et bavardes
les vieilles lanternes accueillent un peuple qui se nomme

Le feu d'artifice des cocktails et des bouteilles
transforme le comptoir en cockpit
et le brouhaha des échanges rejoue
le grand barattage de la raison humaine

C'est plus qu'une bière, la Guinness
rien qui ressemble à quelque chose venu d'ailleurs
c'est l'esprit de la tourbe lentement fermenté
au soleil, à la sueur, au passé conservé

C'est le chamboulement des lentes prises de conscience
les délices d'après fatigue et lassitude
la pépite noire, indélébile, d'un peuple altier
c'est pourquoi elle se boit si lentement

Lorsque s'élèvent, au-dessus des voix graves
les grains de nostalgie de la harpe celtique
la grande famine et les migrants pour l'Amérique
l'enfance, l'amour, la terre sont sur toutes les lèvres

BELFAST

L'immense cicatrice du mur de Belfast
relate les horreurs de l'Irlande déchirée
tant d'autres luttes aussi contre les tyrannies
Chili, Cuba, Afrique du Sud, États-Unis, climat...

Car une lutte sans lien avec l'universel
respect des droits de l'homme est une lutte étriquée
comment déboucherait-elle sur un chemin de liberté
si seuls l'alimentaient conflits de voisinage ?

À Belfast, l'art des rues - le Mur de la Paix -
et l'art des toiles - le Musée des Beaux-Arts -
révèlent les douleurs des gens sous les *Troubles*
et les horreurs subies des deux côtés

Terribles, les lourdes doubles-portes
à barreaux métalliques que l'on fermait le soir
pour séparer les quartiers loyalistes¹⁰
et les quartiers républicains¹⁰, voisins

Provocations, ces marches orangistes du douze juillet
qui rejouent le trajet d'une victoire trop ancienne
et traversent, œil brûlant, fanfare hurlante
les quartiers catholiques, attisant des plaies vives

Belfast encore sévère recommence à sourire
à travers ses maisons encore un peu méfiantes
ses rues où la couleur sait penser les blessures
son université de briques flamboyantes

Face à face, parfois sur la même rue
les quartiers protestants plutôt sévères
les maisons catholiques un peu plus humbles
réapprennent le partage et le bon voisinage

Voyez ces gros taxis, coléoptères tout noirs
qui sillonnent à toute heure Shankill¹¹ et Falls¹¹
quatre places assises face à face à l'arrière
pour se parler encore et se parler toujours !

LA MARCHÉ DES FEMMES

Après la Marche des Noirs pour l'égalité
la Marche du Sel pour l'indépendance de l'Inde
la Marche des Paysans contre un Larzac militaire
tant de Marches pour la paix, les droits de l'homme, la nature...

Voici la Marche de Dublin
quarante mille femmes aux tee-shirts imprimés
au nom d'associations caritatives, sociales
médicales et humanitaires...

Pourquoi marcher ? Pourquoi si liées durant l'effort ?
pour un engagement actif vers le futur
pour nous interpeller dictateurs, démunis ou craintifs
pour se grandir soi-même dans l'élan convivial

Pour intégrer une chaleureuse communauté
joyeuse et colorée, solidaire, efficace
pour lutter contre : cancer, maladies orphelines
sans oublier les autres maux de pauvreté

Quarante mille femmes qui marchent ensemble
du même pas et dans la même foi
en notre humanité, en un avenir meilleur
font éclater les rues, repousser les raideurs

Tant de visages noués, burinés par les années
d'efforts et de douleurs, d'espoirs déçus
femmes seules, soutenues par leurs déambulateurs
fauteuils roulants accompagnés avec ferveur

Et toutes ces petites jeunes pressées
qui chantent, ovationnent, contournent
doublent les plus âgées avec prudence
règlent leurs pas plus grands sur de plus grands espoirs

Leur foulée colorée dégage une vigueur supérieure
aux tentatives de frein et de détournement
ah ! si chacun pouvait ainsi se mettre en marche
et à la moindre alerte, les causes ne manquent pas !

Voir passer devant soi tous ces paquets de mille
qui n'en finissent pas de s'écouler
dans la joie, le partage, tout un après-midi
et se dire qu'il s'approche, peut-être

le jour où un monde neuf se lève
où les cent quatre-vingt-dix-sept pays
se passent le relais, des nantis au plus pauvres
des plus heureux aux malheureux...

NOTES :

6. Tambourin traditionnel irlandais nécessitant une frappe agile par les deux bouts de sa courte baguette.

10. Les Républicains, souvent assimilés aux nationalistes, habitants de l'Irlande du nord, majoritairement catholiques, luttant contre les occupants anglais, unionistes, souvent désignés comme loyalistes, d'obédience protestante et se réclamant de Guillaume d'Orange.

11. Shankill et Falls, quartiers respectivement loyaliste et républicain de Belfast



Revue Incertain Regard

Le cahier d'Incertain Regard

<http://www.incertainregard.fr>

incertain.regard@yahoo.fr

<http://incertainregard.hautetfort.com/>